

13 mai 1899.

Les fêtes d'Arles sont évidemment des fêtes toujours intéressantes du moment où on leur donne comme cadre les ruines si grandioses qui peuplent cette ville. Il suffit de remplir les arènes d'Arlésiennes endimanchées pour que la mise en scène soit complète et prenne un caractère particulier.

Dans notre Midi, où le théâtre se meurt comme en bien des endroits et peut-être davantage que partout ailleurs, la décadence tient à des causes locales, surtout à ce que les formes scéniques actuelles ne s'adaptent pas au climat et, par cela même, au tempérament provençal.

D'abord, l'enveloppe nous gêne, parce que le public est forcément entassé dans des recoins obscurs ou dans ces sortes de souricières à trous qu'on appelle des loges. Lorsque le spectacle n'est intéressant on n'a pas la ressource de se dédommager en contemplant le public ainsi qu'on peut le faire dans un amphithéâtre antique. On ne se soucie guère de s'enfermer quand la saison n'est pas rigoureuse, et, comme nous aimons la vie en plein air, que nous avons au moins trois trimestres de beau temps et de soleil, il en résulte que les théâtres actuels peuvent nous attirer seulement pendant trois mois par an. Cela occasionne une désorganisation périodique du personnel qui rend la carrière extrêmement précaire, car les acteurs ne peuvent tous trouver des engagements pour les villes d'eaux. Elle les chasse de préférence vers le café-concert, qui réalise quelques-unes des conditions recherchées par le public. De là, la vogue de ces établissements, qui ne sont pas des entreprises méritant le prix Monthyon et contribuent dans une large mesure à la décadence théâtrale.

Si, au contraire, les théâtres étaient construits, au moins dans le Midi, sur le modèle des théâtres antiques, il serait facile d'y laisser pénétrer le grand air et la lumière tout en mettant les spectacles à l'abri des ardeurs du soleil. A notre époque où les progrès de la construction permettent de fabriquer des couvertures comme celle de la gare ou de la galerie des machines au Champ-de-Mars, il serait facile de revêtir les salles de spectacle de toitures métalliques pouvant s'ouvrir pendant les fortes chaleurs.

La disposition des salles de théâtre en amphithéâtre est bien préférable à celle qu'on a adoptée pour les salles modernes, car il n'y a point de mauvaises places et les spectateurs qui sont en haut y voient et entendent aussi bien, souvent mieux, que ceux qui sont au-dessous d'eux. Ensuite on peut installer sous les gradins toutes les commodités accessoires dont on est généralement privé dans les théâtres actuels, promenoirs, fumeurs, salles de café, latrines, etc. Pour rendre une salle fréquentée il faut que le public y trouve ses aises. Voilà pour le côté purement matériel.

En ce qui concerne le programme, d'une manière générale, je crois qu'il serait bon d'emprunter aux cafés-concerts quelques-uns des éléments qui assurent leurs succès. Pourquoi, dans une salle où l'on joue le drame

ou la comédie, ne ferait-on pas chanter, pendant les entr'actes, devant le rideau, une étoile de café-concert ou tout autre sujet, de manière à mettre plus de variété dans le spectacle?

A la rigueur, on ne nous présenterait que des gymnasiarques qu'ils seraient les bien venus à cette heure où ils sont si fort appréciés à la Chambre. Après tout, le théâtre est le miroir de la société et les saltimbanques n'ont pas sur la scène une importance proportionnée à celle qu'ils ont dans la politique. Il y a de ce côté là une lacune à combler. Sans compter que l'on pourrait avoir pour représentant un homme-canon ou tout autre spécialiste qui charmerait les électeurs en faisant cent tours de passe-passe.

Le répertoire dramatique ou lyrique appelle aussi de profonds remaniements, mais ici on se heurte à la plus grande des difficultés, car il faudrait, si la décentralisation artistique n'était pas une vaine illusion, en arriver à ne jouer que des chefs d'œuvre consacrés ou que des œuvres enfantées par les auteurs de la région. Il nous faudrait une littérature qui fut l'émanation du milieu et non point le résultat des élucubrations malsaines des cabarets de Paris.

Mais pour cela il faut faire l'éducation des cervelles méridionales et l'on y arriverait sans doute si l'on voulait ne point se borner à félibriger et à former des sociétés d'admiration mutuelle ayant leurs pontifes, leurs desservants, leurs lévites et leurs bedeaux.

Que l'on parle français ou patois, il faut ne voir dans la langue qu'un instrument propre à exprimer des idées et à les défendre. Dans cette bataille, on ne doit pas dédaigner les armes perfectionnées, car il serait ridicule de se battre à l'arbalète contre des gens armés de fusils à répétition.

J'ignore l'impression que produira la *Mireille*, de Gounod, dans cet amphithéâtre d'Arles, où l'on a fait appel aux ressources d'une mise en scène très compliquée, mais combien elle me paraît au-dessous de la représentation improvisée donnée par les félibres et les cigaliers, par un beau clair de lune, à minuit, dans l'enceinte du théâtre antique, il y a déjà vingt-deux ans. Les cigaliers de Paris, qui n'étaient pas encore morcelés en une foule de groupes et de sous-groupes tellement nombreux que chacun est devenu le président de quelque chose, avaient organisé, de concert avec les éléments locaux, une série de fêtes littéraires et artistiques à Arles. Les Bretons de la *Pomme* y étaient venus sous la conduite de Monselet que l'on prenait pour le prieur de quelque congrégation expulsée. Aubanel, Roumanille et bien d'autres qui ne sont plus, remplissaient les avenues de leurs strophes et de leurs chants.

La foule qui les avait suivis, s'entassa sur les gradins, pendant que Félix Gras se groupait avec quelques compagnons sur le proscénium en entonnant la ballade de Pierre d'Aragon. Puis ce fut Aubanel, invoquant la Vénus d'Arles, d'une voix qui se répercutait dans les cavités souterraines, au milieu d'une attention religieuse. Après lui, Jean Aicard déclama ses

beaux vers sur le Rhône et, pendant toute cette scène, alors que les spectateurs attentifs avaient l'air de spectres antiques figés sur place depuis des siècles, les marbres blancs épars dans la verdure paraissaient se soulever sous les clartés mystérieuses afin de ne point perdre leur part du spectacle.

Cela produisait une grande impression, car le verbe seul, dépouillé de tous les accessoires, pénétrait dans ces cervelles étonnées en y gravant des idées et des sensations inconnues.

Sans doute, il n'est point nécessaire que les représentations soient éclairées seulement par l'astre des nuits. Il serait difficile de destituer le soleil ou l'éclairage artificiel; néanmoins on pourrait en tirer des effets analogues à ceux que recherchait Wagner en plaçant les auditeurs dans l'obscurité.

Il y a des choses qui gagnent à être encadrées dans la pleine lumière, d'autres qui comportent des arrangements différents.

SÉMAPHORE DE MARSEILLE, 14 et 15 mai 1899, p. 1.

Journal Title: SÉMAPHORE DE MARSEILLE
Journal Subtitle:
Journal Provenance: Marseille
Day of Week: dimanche et lundi
Calendar Date: 14 et 15 MAI 1899
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 21,832
Year: 72^e ANNÉE
Pagination: 1
Title of Article: LETTRE DU LUNDI
Subtitle of Article: LES FÊTES D'ARLES
Signature: NUMA COSTE.
Pseudonym:
Author: Numa Coste
Layout: Front-page main text
Cross-reference: